

A chacun sa lettre

« Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? » Kafka

Une conscience de paysage

Publié le 12 décembre 2012 par [achacunsal lettre](#)

Devant un champ obscur, Corinne Mercadier

Textes de Charles-Arthur Boyer

Filigranes Éditions, novembre 2012

84 pages, 43 photographies couleur, 25€

Il est question d'un champ. De l'obscurité d'un champ. Peut-être pas un champ photographique, numérique, appréhendable. Peut-être pas un champ sur lequel reposer, un champ à effleurer, palper, étreindre. Il est question d'un champ obscur, d'une terre *a priori* peuplée, qui respire déjà, qui était déjà là, présente, avant le souffle et le bruit, avant toute formation. Ce n'est pas une base, il n'est sans doute pas horizontal, ne se couche pas devant l'œil. Il est là, dans son obscure présence, comme dans son obscure profondeur.

Un paysage commun, que le regard embrasse soudain. Il n'y a plus rien autour qui compterait ; plus rien qui ne ferait sens au-delà de lui seul : *devant un champ obscur*, un sol palimpseste, des strates de formes inédites. C'est une terre peuplée *a priori*, déjà foulée peut-être, déjà conquise. Et l'œil rendu immobile se trouve devant elle en témoin privilégié et fondamentalement modeste. De lui, aucun son ne paraît plus sortir, aucune note ne vient envahir l'espace ni le troubler, car le trouble vient déjà d'ailleurs. Tout se passe devant lui, face à lui. Le bruit du champ remonte depuis ses propres couches et le champ lui-même s'anime alors : on y voit des silhouettes de dos, des lignes qui se superposent, on y décèle un déferlement d'époques et de mémoires, de formes et de vides. Le champ obscur ne se déploie pas, ni ne se déplie : il garde intacts et contenus ses infinis bruissements. Les entendez-vous ? Ils courent des pieds jusqu'à vos têtes ; ils font remonter époques, mémoires, formes et vides, comme le sang soudain gris, morcelé d'interrogations, d'un paysage de souvenirs.

Il est question d'un champ obscur, et, avec lui, d'une plongée à la source. Une distance entre un œil et un paysage. Un œil fixe devant un paysage qui vit par lui-même, pour lui seul. Il est question d'une respiration totale, de la prise de conscience d'un monde de lumières, de formes et de couleurs que le regard avalera bientôt.

« Devant un champ obscur », l'œil de Corinne Mercadier. Un œil bouleversé par l'espace qui s'étend dans sa propre limite. Il ne voit rien de plus que ce qui s'offre soudain, et rien de moins, surtout : ce qu'il capte ne renverra jamais l'infinité de ses secrets, alors il se tient en spectateur privilégié de ce paysage. Distant, et intime.

Le champ est déjà plein, intouchable ; on croirait presque qu'il est un monde à part entière, et que dans la distance qui le sépare de l'objectif, une frontière naturelle s'élève dans l'inviolable. Il ne s'agit pas de pénétrer la ligne, d'intégrer cette distance ; il s'agirait plutôt de maintenir une position inouïe et respectueuse, dans cette distance. Se tenir là, devant lui, face à lui. Et ressentir cette plongée dans la source que permet la prise de conscience d'un paysage-monde complexe. Voir le monde, et se voir soi-même en lui ; voir le monde comme un autre.

L'œil de Corinne Mercadier refuse le questionnement du paysage, puisqu'il est d'emblée accepté, mais accorde à l'image du paysage devant lequel il se retrouve le questionnement sur soi. Autrement dit : comment s'interroger soi-même face à lui ? Non pas « que dirait-il de nous », mais « que dirais-je de moi-même devant lui ». Et peut-être arriver à cette évidence d'être soi-même un monde. C'est que l'on voit *l'envers et l'à-côté des situations, l'étrangeté des choses, le suspens du temps* (Charles-Arthur Boyer). Dans une situation nouvelle et inédite, l'on se pose en nous comme pour la première fois. Et la photographie de Corinne Mercadier est là à dévoiler des secrets nouveaux et inédits, derrière un rempart ; elle fait réfléchir sur une totalité devenue soudain accessible, aperçue

par-devers soi, à réaliser en soi.

Qui construisent cet espace, dans la série Solo, des ombres plus que des corps ou des matières. Ce sont des reflets d'hommes et de femmes de dos, des lignes signifiant « ce qui s'éloigne » que la lumière seule structure (et non la main) : une nouvelle cosmogonie s'est déjà faite et s'assume. La photographie de Corinne Mercadier ne montre pas la genèse d'un monde, mais son état. Privilège du noir et du blanc pour signifier un monde en marche en soi. Il y a l'interdit de la ligne de fuite, quand bien même elle se retrouve sur le support ; rien de plus, par l'image, que ce que l'on pourrait voir. Un rien, au-delà ; mais un tout en soi. Et des suggestions de bouleversements de l'ordre de l'intime, sur la matière des choses, leur poids. Ainsi des corps astraux (*Les Planètes, La Grande Ourse*, la série *Cosmic* ou encore *Cassiopeé*), de l'injonction *Tombez de votre ciel*, le tout condensé dans les possibilités d'une *fata morgana* essentielle : lorsque l'œil accepte le mirage ténu face à lui, il accepte que l'ombre d'un carton soit étoile du soir, qu'un cercle lévite en face à face avec lui-même, que la pensée vienne s'exprimer à renforts de lignes et de courbes – bandelettes de conscience – évoluant dans l'espace.

Alors, on comprend, dans la photographie comme dans une arène (la série *Faena*), que les mues sont permises par le bruit qui réveille et agite le champ obscur. Face au travail de l'artiste, on entend des *paroles muettes* (Charles-Arthur Boyer), des frémissements, on voit s'esquisser des pas de danse au moment même où la pensée doit s'élever. Par strates, c'est un champ aussi complexe que multiple qui virevolte et fait virevolter les éléments qui le composent. Le champ est un *orchestre* extérieur, qui vient résonner en nous. Qui nous appelle et nous convoque, qui réveille en nous notre propre complexité, par avancées contradictoires. *Aussi, de rupture en continuité, de séparation en coexistence, de superposition en imbrication, (...) tout n'est que résonance, frôlement et glissement entre les plans, entre les lieux, entre les figures, entre les formes, entre les gestes ; ce qui s'interroge est également ce qui se répond, ce qui s'éloigne est également ce qui se rapproche, ce qui se sépare est également ce qui se confond, ce qui se dédouble est également ce qui se reflète.* (Charles-Arthur Boyer)

Peut-être doit-on s'en tenir là, dans cette double distance qui est aussi immédiateté, *survenance*, selon le terme de Charles-Arthur Boyer. Face au champ et à ce qu'il affole soudain. Peut-être la photographie de Corinne Mercadier échappe-t-elle à toute analyse, tant son travail nous fait nous interroger sur nous-mêmes. Brouillant les limites entre le temps et l'espace, recomposant une cartographie nécessaire. Peut-être s'agit-il *in fine* de confondre toutes les contradictions : ce *black screen* n'est pas un chaos, ou bien serait un chaos signifiant, renversé.

Les objets (seau, échelle, débris, moquette...) peuplant l'écran noir comme des hommes sont autant de portes vers un monde à découvrir ; et cet écran noir ressemble à s'y méprendre à une toile blanche : non pas celle qui va accueillir des images mouvantes, mais celle qui va accueillir un dessin, des touches colorées qui se superposeront bientôt. On comprend dans cette série l'importance du travail préparatoire – Corinne Mercadier est aussi dessinatrice – et ce qui est à mettre en valeur. Il n'y a rien de superflu tant qu'il se trouve devant soi. Dès lors, c'est leur évidence qui frappe ; ils sont à notre œil comme mis en relief, indispensables. L'artiste les montre à la façon des formes encore floues et presque effrayantes – car alors l'on ne voit qu'elles – qui s'échappent des pellicules avant que la photographie ne soit soumise au développement.

Par l'obscurité d'un champ, la conscience est mise à nu par l'œil ; le trouble naît de ce que dit ce champ, de ce qu'il renvoie, et de cette impression de nous découvrir en même temps que l'on découvre un monde. Se trouver devant le champ obscur que propose Corinne Mercadier, c'est comme se trouver face à soi, avec cette conviction soudainement naissante : *ne vient de nous-mêmes que ce que nous tirons de l'obscurité qui est en nous* (Marcel Proust, extrait du *Temps retrouvé*, cité en exergue).

CC

Pour l'intérieur et l'extérieur d'un monde

[La présentation de l'éditeur \(avec vidéo\)](#)

Le travail de Corinne Mercadier bénéficie d'une très belle couverture presse ; pour retrouver toutes les coupures, il

suffit de se rendre sur la [page](#) de son site consacrée.

Corinne Mercadier est représentée à Paris par la [galerie Les filles du calvaire](#) et à New-York par l'[Alan Klotz Gallery](#).

Expositions en cours

[Le Grain du temps, maison d'art Bernard Anthonioz, à Nogent-sur-Marne - du 8 novembre au 19 décembre 2012](#)

[Le Mystère des choses, musée de l'image d'Épinal – du 8 décembre 2012 au 13 mars 2013](#)



Recommend

2 people recommend this.

Cette entrée a été publiée dans [Lettres sur pellicule](#). Vous pouvez la mettre en favoris avec [ce permalien](#). | [Alerter](#) |

Aide | Ce blog est édité grâce au concours de WordPress